

CAHIERS DE LA
MÉDITERRANÉE

Cahiers de la Méditerranée

95 | 2017

La culture fasciste entre latinité et méditerranéité
(1880-1940)

Judaïsme, fascisme et latinité : France-Italie, 1919-1939

Jérémy Guedj



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/9317>

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2017

Pagination : 173-189

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Jérémy Guedj, « Judaïsme, fascisme et latinité : France-Italie, 1919-1939 », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 95 | 2017, mis en ligne le 15 juin 2018, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/9317>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Tous droits réservés

Judaïsme, fascisme et latinité : France-Italie, 1919-1939

Jérémy Guedj

Et puis, au fait, vous avez raison, vous, Latins, de nous aimer, nous juifs latins. [...] Nous ne sommes plus des métèques, pas plus que tous les individus hétérogènes que les grandes invasions ont fait se mêler aux Romains de l'empire. Nous sommes, en outre, les meilleurs propagateurs de la latinité.
Guillaume Apollinaire¹

- ¹ Opposer « Juif universel » et « Juif de territoire » ; d'un côté, un être solidement ancré dans son pays mais marqué par son appartenance confessionnelle, habité d'une fraternité avec un peuple d'Israël invitant au dépassement des frontières nationales ; de l'autre, un individu dont l'identité religieuse se conjugait à celle de sa nation, un judaïsme nationalement décliné n'ignorant pas les solidarités et ponts avec l'étranger mais profondément arrimé à un contexte socio-culturel et étatique². C'est ainsi que s'est longtemps posée l'alternative, fruit d'une assignation extérieure ou d'un impératif auto-imposé, qui a marqué les attitudes les plus observées parmi les Juifs de France, et plus largement d'Europe, tout en imprégnant la littérature sur les phénomènes d'identité et d'intégration les concernant. À mi-chemin, pourtant, entre le Juif « cosmopolite » – on dirait plus facilement transnational tant ce terme fut paré des oripeaux de la haine – et le Juif « nationalisé »³ avant tout, une articulation plus fine des strates de leurs appartenances multiples, ainsi que de leur conception de l'enracinement social et culturel, offre une vision moins réductrice des voies diverses de l'être et du fait juifs en France et en Europe à l'heure d'une émancipation souvent contrariée par une histoire en proie à l'emballement.
- ² Profondément attachés à la référence aux États-nations⁴, ces deux éléments accolés jouant à plein comme agent et cadre de l'émancipation, ceux qui mettaient un point d'honneur à nationaliser leur expérience juive, n'en ignoraient pas moins d'autres types de liens, qui n'obstruaient en rien leur ancrage national, mais donnaient à celui-ci une coloration particulière, non exclusive⁵. Soucieux qu'ils se montraient du sort de leurs coreligionnaires de par le monde, les Juifs français, ainsi, furent les acteurs de circulations⁶ et de transferts, faits d'influences, d'emprunts, d'imitations réciproques

parfois, avec d'autres communautés voisines. En d'autres termes, se révélait la « coexistence d'une identité nationale nouvelle avec un cosmopolitisme ancien et structurel »⁷. Dans leur profond désir d'intégration, les Juifs français se mirent ainsi en quête d'exemples, et même de modèles, puisés à l'étranger⁸, au service d'un double objectif intérieur : affermir la place du « franco-judaïsme »⁹ dans la nation et prouver aux sceptiques qui doutaient de cette réussite la possibilité d'une conciliation harmonieuse entre judaïsme et appartenance nationale.

- 3 C'était là qu'intervenait la latinité qui, selon les Juifs français du XIX^e siècle, s'apparentait avant tout à un méridionalisme français. Exactement ce qu'évoquait Apollinaire – on renvoie ici à l'exergue édifiant – dans son conte sur le « Juif latin », être pétri de culture avant que de religion :

Dîtes-le crûment et sans ambages, ce sont les juifs du sud de l'Europe que vous préférez, lançait le « Juif latin » au poète. Ce ne sont pas les juifs que vous aimez, ce sont les Latins. Je vous ai dit que j'étais juif, monsieur, mais je parlais au point de vue confessionnel, à tous autres égards, je suis latin¹⁰.

- 4 Progressivement, l'épicentre de la latinité, sous l'œil des Juifs de France, se déplaça ; son espace s'étendit et se méditerranéisa. D'où un glissement de la France méridionale vers l'Italie, qui s'érigea comme véritable modèle au premier XX^e siècle, et particulièrement dans l'entre-deux-guerres. À un détail près : la « sœur latine » était tombée aux mains du fascisme. Tropisme méditerranéen aidant¹¹, cela n'empêcha donc pas la construction d'une référence culturelle italienne¹² parmi les Juifs français.
- 5 Le phénomène avait tout de classique : en regardant le modèle italien, les observateurs se regardaient ; en voyant petit à petit les Juifs italiens gagnés par la peur, ils s'angoissaient à leur tour. Sans jamais complètement l'admettre. Les différents pôles du judaïsme français intéressés par le sujet, qui se confondaient avec une élite communautaire et intellectuelle, ne proposaient pas une vision cohérente et systématique des liens entre judaïsme et latinité, peut-être parce que l'évidence de ce couple le dispensait de toute discussion, mais ils n'en imprégnaient pas moins leurs représentations les plus profondes.

Une géographie resserrée pour un usage étendu : la latinité des Juifs français

- 6 C'était à la faveur d'un double contexte, lié au « Réveil juif » des années 1920 en France d'une part, temps d'une intense réexploration identitaire apaisée par les effets de l'Union sacrée et de l'intégration par le sang versé¹³, et, de l'autre, au bouillonnement des relations franco-italiennes en cette même décennie¹⁴ que s'esquissait le « modèle » italien¹⁵. Dissipons d'emblée toute confusion : c'était là un débat d'initiés, qui agitait sans doute plus les grandes revues juives au lectorat éclairé que la masse des Juifs. Les références à la latinité, une latinité italienne, à la conception molle et brassant large sur le plan des thématiques, s'y révélaient fort nombreuses.
- 7 À l'origine était cependant la Méditerranée. La latinité n'en constituait qu'un segment. Berceau du judaïsme, cette partie du monde fonctionnait tel un creuset, dont la partition s'écrivait depuis la France ; *L'Univers Israélite*, hebdomadaire lié au Consistoire, en frappait régulièrement le rythme. En 1922, à l'occasion de l'inauguration de l'École normale orientale de jeunes filles, à Versailles, le grand-rabbin de France, Israël Lévi, rappelait la

prépondérance du français comme ciment linguistique entre Juifs de Méditerranée, sous l'égide des missionnaires de l'Alliance israélite universelle :

Cette joie d'entendre notre langue, cette joie de se retrouver chez soi dans ces endroits éloignés dont la langue est le turc ou l'arabe, cette joie-là pour un cœur français n'est pas mince. Et cette joie, vous pourrez vous la donner en visitant n'importe laquelle des communautés qui forment la ceinture de la Méditerranée. Dans toutes ces communautés, la langue française est devenue la seconde langue¹⁶.

- 8 De cette « ceinture », l'Algérie constituait naturellement une pièce maîtresse. Tandis que l'antisémitisme enregistrait de francs succès sur cette terre, un Juif algérien, Salem el Koubi, professeur aux Langues orientales, priait le judaïsme métropolitain, dans les colonnes du même journal, de ne pas renoncer à sa mission méditerranéenne, afin de lutter contre la haine ; il appelait à une vision dépassant les frontières :

Nous n'arriverons à ces résultats que si la solidarité juive n'est pas un vain mot. Il faut qu'elle constitue une chaîne qui, encerclant toutes les communautés juives d'Algérie, aille par-delà la Méditerranée s'agripper au judaïsme français tout entier¹⁷.

- 9 Au même moment, les référents géographiques se réajustaient et, en un sens, connaissaient une certaine septentrionalisation. Le motif méditerranéen demeurait vivace, et concernait l'action du judaïsme français dans une perspective transnationale ; la latinité, plus resserrée donc, avait une autre vertu et semblait davantage ressortir de débats internes, liés aux différents « modèles » juifs en Europe occidentale.

- 10 Insister sur la place centrale de la latinité, prisme à travers lequel les observateurs juifs français s'intéressaient à l'Italie, instaurait d'emblée l'idée d'une évidente proximité. On retrouve ici toutes les complexités inhérentes à la notion : le terme de latinité de même que l'adjectif afférent ne faisaient l'objet d'aucune clarification sémantique, mais sonnaient comme tout sauf de vains mots. Le sens en était éminemment culturel. Au cœur de ces discours, trônait un maître-argument : la Méditerranée avait su unifier une mosaïque de peuples autour d'une seule et même civilisation que soudaient une culture, des valeurs, des croyances et pratiques communes. À quoi beaucoup de Juifs ajoutaient, nous y reviendrons, la fusion totale du peuple d'Israël avec cet esprit méditerranéen. Ou plutôt latin, tant ce vocable s'imposait. Épicentre de la latinité, l'Italie servait ici de référence cardinale, entre France et Grèce, même si ce dernier point d'horizon semblait nettement moins convoqué que le premier. Daniel Halévy, encore qu'il fût très éloigné, tant s'en fallait, des cercles juifs français, notait ainsi : « La France et l'Italie, c'est un assez beau couple auquel on pourrait ajouter, proposerai-je, la Grèce »¹⁸. La « latinité », comme son corollaire de l'époque, le « génie latin »¹⁹, passait parfois pour synonyme d'« italianité » ou de « francité », mais renvoyait plutôt à une fusion des deux²⁰. L'heureuse fortune que connaissait de nouveau le terme, ressuscité notamment pendant la Grande Guerre, pour les besoins de l'union des forces contre son antithèse, la germanité²¹, participait d'une politisation de son sens, toujours marqué par la culture, mais moins détaché de tout ancrage historique. De la France, le centre névralgique de la latinité, comme point de repères pour les Juifs, se déplaçait lentement mais sûrement vers l'Italie, qui semblait prendre sur ce point un certain ascendant²². En décembre 1919, à l'occasion d'une très grande manifestation sioniste organisée au Théâtre National de Rome, à l'initiative de l'association *Pro Israele*, le rabbin Dante Lattès clamait :

L'Italie, libre désormais depuis les Alpes jusqu'à toutes ses mers, est la nation la plus capable d'écouter, de soutenir cet ardent désir de *risorgimento* que les juifs ont porté à travers le monde depuis le jour où l'autre Rome détruisit notre État et notre

liberté, mais non notre conscience nationale. Nous demandons à la troisième Rome qu'elle nous aide à reprendre notre marche, afin que des bords de la grande Méditerranée, où surgirent autrefois les trois civilisations universelles, la juive, la grecque et la latine, les nostalgies humaines reprennent leur vol vers des ordres nouveaux de paix, de fraternité des peuples et de justice sociale²³.

- 11 Un œil rapide pourrait conclure à une forme de concurrence entre France et Italie pour assurer un magistère sur les communautés juives. Les choses ne se posaient pas ainsi. Ce serait aussi oublier le rôle central de la France dans l'organisation des communautés juives italiennes. Et l'on retrouve ici l'Alliance israélite universelle, qui possédait 13 comités locaux dans la péninsule et un à Tripoli, italienne depuis 1911²⁴. Ainsi que le note Marie-Anne Matard-Bonucci, « pendant plusieurs années, en l'absence d'institution centralisée, l'Alliance israélite universelle fut le seul trait d'union entre les principales communautés d'Italie »²⁵.
- 12 Lorsqu'ils parlaient de latinité, les Juifs français s'inséraient ainsi dans une histoire à la fois interne et externe²⁶ ; ils évoquaient un ailleurs très proche, renvoyant à des débats brûlants sur le judaïsme, dans lesquels ils espéraient brandir, avec la latinité, un argument d'autorité.

La latinité comme opérateur de légitimité

- 13 Si, au même titre que de nombreux Français et Européens, les Juifs pouvaient s'intéresser à la question latine de manière générale, il n'était pas rare qu'ils établissent un lien avec le judaïsme, comme on a déjà pu le percevoir. L'idée était somme toute assez simple : si le peuple juif avait pu entrer avec tant de facilité dans le creuset latin – et méditerranéen, on jouait sur les échelles géographiques pour brasser large –, cela provenait de sa foi même ; sans renier son identité, il n'avait eu qu'à l'adapter à une autre, si proche que le glissement en paraissait aisé. Pierre Paraf, journaliste et intellectuel progressiste, dégageait les similitudes entre « esprits » italien et français d'une part, et juif d'autre part ; sans tout de même passer sous silence le ghetto, invention italienne, il expliquait :

Ce n'est pas en vain que la Méditerranée nous réunit. Même vivacité, même rapidité dans la compréhension, même amour de la clarté, même désir de synthétiser, de généraliser, même tendance à sacrifier l'accessoire au principal²⁷.

- 14 Dans les milieux juifs informés, les liens, directs ou non, avec l'Italie se révélaient assez poussés et permettaient une information sûre, appuyée sur une connaissance profonde²⁸. Or, la fenêtre de la latinité recèle de riches enseignements : elle confirme la « stratégie d'évitement du présent »²⁹ qui caractérisait, suivant une position d'équilibriste, nombre de voyageurs qui gagnaient la sœur latine ; elle obligeait néanmoins, par l'objectif de légitimation qu'on lui assignait, à évoquer la situation *hic et nunc*. Les Juifs les plus proches de leur « communauté », si l'on ose ce terme galvaudé, voulaient ainsi voir dans leurs coreligionnaires de la péninsule des miroirs d'eux-mêmes. Miroirs légèrement en avance par rapport à l'histoire des Juifs français puisque, assurait-on, ces Juifs latins, anciennement assimilés, le devaient à l'absence de tout antisémitisme en Italie, selon l'image largement véhiculée, ce qui ne pouvait donc que hâter le processus serein de fusion avec la société italienne. Nul doute que la situation française dût suivre, une fois les résistances et haines externes anéanties, le même chemin. La comparaison entre Juifs français et italiens, tous latins, car ils appartenaient au même « type »³⁰, sans être omniprésente, revenait très fréquemment dans les discours et la presse juive.

- 15 Quitte à forcer certains traits. L'exemple de cette invocation latine montre très clairement qu'un certain différentielisme interne frappait des Juifs français prompts, dans l'entre-deux-guerres notamment, à rejeter les Juifs du Nord, selon un anti-septentrionalisme plus ou moins feutré, qui pouvait répondre à un anti-méridionalisme de leurs coreligionnaires du Nord, les accusant de dilution de l'identité juive. Ce n'était pas neuf. Au XIX^e siècle déjà, sous le Second Empire, le banquier juif Jules Mirès, né à Bordeaux, dans une de ces communautés à l'intégration française ancienne, insistait, à propos du monde de la banque, sur ce qui différenciait les Rothschild, par exemple, des Juifs du Sud, comme les frères Pereire :

Il faut distinguer les Juifs du Nord des Juifs du Midi. Les Juifs du Nord de l'Europe, autrement dit les Juifs allemands, sont froids et méthodiques [...]. L'organisation sociale de l'Allemagne, jusqu'à ce jour, a exclu la race juive de toute intervention dans la société [...]. En Allemagne, les Juifs n'associent donc définitivement pas leur fortune, leurs richesses, à la fortune, à l'avenir de l'État dans lequel ils habitent. Les Juifs du Midi que l'on qualifie de Juifs portugais ont puisé dans la race latine où ils ont vécu de plus nobles instincts : et leur admission en France à tous les droits de citoyens a développé davantage chez eux des tendances qui les ont conduits à rechercher dans l'association de leurs efforts et de leurs richesses avec l'intérêt public un accroissement de considération, comme s'ils voulaient reconnaître, par des services rendus à la nation française, les services qu'ils ont reçus [...]. Jamais le concours des Rothschild n'a été acquis aux intérêts français [...] ils sont rebelles à tout concours en faveur de l'industrie ou de l'État [...]. Avec les Pereire, au contraire, les Juifs du Midi font de l'intérêt général le but principal de leurs efforts, en procurant à tous les bienfaits du crédit et de l'industrie³¹.

- 16 Antithèse qui ne manque pas de frapper, dont il faut rappeler qu'elle servait une argumentation précise. Les préjugés avaient « la peau dure »... Dans un roman de Camille Marbo, paru en 1936, *Flammes juives*, un des protagonistes, Juif français, parlait en termes semblables : « Il n'y a rien de commun entre nous, les juifs méditerranéens, et ces grossiers mangeurs de choucroute qui peuplent l'Autriche et l'Allemagne »³². Des études plus sérieuses reprenaient, sans de tels excès toutefois, cette distinction à leur compte, en superposant à des termes péjoratifs déguisés, les catégories d'ashkénazes et de sépharades. Les Juifs italiens auraient ainsi appartenu, selon leurs coreligionnaires français, au dernier groupe, alors même qu'ils ne venaient pas d'Espagne – selon la même confusion qui prévalait en un certain sens chez Jules Mirès entre Juifs latins et ceux dits portugais. L'hebdomadaire réformateur juif *Samedi* publiait ainsi une description de Paul Gentizon, correspondant du *Temps* en Italie, qui sacrifiait aussi au mode binaire :

Les Juifs italiens appartiennent [...] au rameau séphardim [*sic*] du bassin méditerranéen. C'est-à-dire qu'ils n'ont guère de ressemblance avec les Juifs allemands, russes ou polonais du groupe aschkénazi. Ils n'en ont nullement les particularités physiques et morales. Ils sont de cette catégorie de Juifs méditerranéens très souvent talon rouge, fiers, hautains. Bien plus, leurs caractéristiques somatiques ne les différencient guère de la majeure partie des populations de la péninsule. Dans tout le Midi par exemple, fortement sémitisé par les invasions arabes et sarrasines, rien ne permet de distinguer un Italien juif d'un Italien chrétien³³.

- 17 Deux Israélites, Armand Lipman et Fernand Corcos³⁴, allèrent même jusqu'à opposer un « judaïsme latin », moderne, apaisé, soluble dans la nation, à un « judaïsme slave », son portrait inversé, archaïque, réfractaire à toute assimilation, qui aurait constitué un frein à l'émancipation générale des Juifs. Jacques Biélinky, d'origine immigrée, s'opposait fermement à cette conception discriminante :

Voici qu'à l'intérieur du judaïsme on cherche à créer des séparations, dont la base « doctrinale » serait constituée par la culture ethnique des pays de la Diaspora. On lance l'idée d'un « Judaïsme latin », qui, pour ses qualités « d'ordre, de raison et de clarté » serait opposé au Judaïsme de l'Europe orientale, auquel manqueraient, paraît-il, ces qualités, mais qui posséderait, à cause du ghetto, des traits tourmentés et inquiets³⁵.

- 18 Le dualisme semblait parfois s'infléchir, car les ponts existaient. En mars 1922, par exemple, lors de l'Assemblée générale de la Société des Études juives, le rabbin Maurice Liber donna une conférence sur « Le latin dans le yiddish et les origines du judaïsme européen », où il montrait les traces anciennes de romanité qui se perpétuaient dans le parler juif³⁶.
- 19 Toujours était-il que ce découpage géo-culturel participait de deux phénomènes. L'un général, résidait dans la vogue des théories inspirées de la « psychologie des peuples », qui prêtaient à l'ensemble d'une nation une gamme de caractères collectivement partagés au sein de ce qui était, *in fine*, une « personnalité nationale »³⁷ ; le stéréotype était la règle. L'autre phénomène, plus particulier celui-là, dérivait de la hiérarchie qui avait cours, classant les différentes branches du judaïsme, souvent à l'aune de leur degré d'assimilation, sans que les choses ne fussent aussi clairement formulées – on a eu un contre-exemple, toutefois, avec la polémique lancée par Corcos et Lipman. Au sommet, trônait le Juif latin. Waldemar-George, critique d'art juif ouvertement profasciste, expliquait sans détour : « L'attitude du Latin devant le problème juif ne s'inspire pas seulement des principes libéraux. Les Latins assimilent les Juifs spontanément », écrivait-il³⁸. Cette force unificatrice de la latinité conduisait à une conclusion d'évidence, formulée par un Juif originaire de Russie, Élie Éberlin : « Le caractère juif a beaucoup d'affinité avec le caractère français, la mentalité du Juif étant celle du Latin »³⁹. Et ce n'est pas forcer le trait qu'affirmer que, pour beaucoup, chanter la latinité revenait à insister sur sa propre assimilation.
- 20 Il ne faisait pas de doute que ce thème global de la latinité, tout en suscitant une adhésion sincère, était fortement instrumentalisé. Cette identité latine forte constituait aux yeux des Juifs français la matrice de l'assimilation plus qu'un simple adjuvant⁴⁰, et ils entendaient s'en inspirer pour intégrer les immigrants qui faisaient de la France leur terre d'élection, question qui suscitait d'intenses débats alors⁴¹. Mais cette recherche des origines – cette invention de la tradition judéo-latine – constructrice d'identité, servait un but plus profond et s'apparentait aux recherches s'efforçant de mettre en valeur, dans un bouillonnement d'idées et de réflexions poussées, l'antique authenticité du judaïsme⁴². La publication de l'ouvrage du latiniste Julien Bezaud, *Israël et la pensée latine. Ce qu'il a fait pour elle, ce qu'elle a fait pour lui*⁴³, dont le sous-titre aurait pu faire office de profession de foi pour les Israélites, fit grande impression. Il s'agissait là cependant plutôt d'une latinité antique, mais les similitudes avec le temps présent s'imposaient d'elles-mêmes. Ce caractère latin des Juifs italiens et méditerranéens, présenté comme acquis et indiscutable, ne faisait pourtant pas l'unanimité en Italie même. En marge du consensus admettant largement cette image⁴⁴, les antisémites eux-mêmes, car ils existaient bel et bien en Italie, s'opposaient sur cette question. Giulio Cogni, auteur en 1937 d'un ouvrage intitulé *I valori della stirpe italiana* et adepte du racisme biologique version allemande⁴⁵, l'admettait cependant, dans *Il Razzismo*, paru la même année : « Les Juifs des nations latines [...] ont fait en réalité corps avec elle », soutenait-il⁴⁶.
- 21 Ce *topos* trouvait dans l'histoire mille et une confirmations. Sans remonter à la Rome des Césars, le *Risorgimento* voyait des Juifs s'illustrer, au même titre que leurs compatriotes

italiens, sans nier quoi que ce fût de leur identité religieuse ; la Grande Guerre en offrait une autre preuve, et les situations française et italienne paraissaient sur ce point identiques⁴⁷. Le présent s'inscrivait également dans cette tradition. La gêne due au fait que le fascisme était au pouvoir n'encombrait au vrai que de rares observateurs⁴⁸, vigilants, mais reconnaissants envers Mussolini pour n'avoir pas fait mentir les valeurs latines d'intégration, nonobstant la part du calcul ou celle de la sincérité. Le républicanisme avéré des Juifs français s'accommodait donc de ce modèle antithétique. Sous le fascisme, leurs coreligionnaires paraissaient occuper une position enviable, à tous les échelons de la société. Les comparaisons reposaient sur des bases pourtant très différentes, mais les conclusions importaient davantage. Ni la forme de la nation⁴⁹ et de l'État, ni l'ampleur numérique du judaïsme dans les deux pays ne souffraient en réalité l'analogie⁵⁰. Pour le libéral Aimé Pallière, l'Italie était pourtant l'exemple absolu à méditer et imiter :

Chez nous, le sentiment français s'est dans une trop large mesure développé au détriment du sentiment juif ; on enlevait à celui-ci et pas toujours inconsciemment tout ce que l'on voulait légitimement donner à celui-là et il en est résulté que le judaïsme français est peut-être aujourd'hui le plus isolé, j'entends celui qui vibre le moins à l'unisson de la grande âme juive. En Italie, au contraire, les deux sentiments coexistent dans les cœurs avec une égale intensité : l'attachement à Israël, l'amour de l'Italie forment deux nationalismes pour lesquels les âmes ont un culte aussi passionné, aussi vibrant⁵¹.

- 22 D'où un vœu : « Puisse quelque chose de la flamme de nos frères d'Italie passer dans nos cœurs, afin que notre chère France connaisse, elle aussi, les élans et les victoires de la renaissance juive, objet de nos désirs ! »⁵². Mains contre-exemples pouvaient tempérer pareille emphase : les indices d'une dilution de l'identité juive ne manquaient pas⁵³ ; certains reconnaissaient que, dans l'avant-guerre, « sévissaient l'assimilation et l'indifférence religieuse »⁵⁴. Quant aux mariages mixtes, qu'il est d'usage d'analyser, selon le sens commun, comme la marque d'une excellente intégration et de l'absence de résistance exercée par la société ambiante – là encore, les contre-exemples « pleuvent » –, ils s'élevaient en Italie à plus de 30 % dans les années 1930⁵⁵. Le modèle latin avait donc ses limites.
- 23 La pleine participation aux destinées de la nation suscitait en revanche un enthousiasme presque sans nuance. Était-ce en raison de la symbiose parfaite évoquée par Aimé Pallière ? L'attitude du fascisme, matinée d'un philosémitisme ambigu, l'expliquait davantage. Entre 20 et 25 % des Juifs italiens, sur l'ensemble du *ventennio*, étaient inscrits au parti fasciste, quand cela concernait une proportion de 6 % ramenée à l'ensemble de la population italienne⁵⁶. Les noms de Margherita Sarfatti, de Luigi Luzzatti donnaient la mesure de la place occupée. À Turin, Ettore Ovazza créa, en 1934, le journal *La Nostra Bandiera*, hostile à l'antisémitisme et au sionisme, considéré comme incompatible avec le nationalisme fasciste⁵⁷. L'admirateur qu'était Waldemar-George – certes non représentatif – rendait hommage au fascisme pour avoir permis de concilier identité juive et participation politique, la structure corporatiste de l'État n'obligeant à aucune assimilation complète : « Les Juifs collaborent à l'œuvre de l'Italie fasciste, et se sentent italiens sans cesser de se sentir Juifs »⁵⁸. Les références aux Juifs antifascistes se réduisaient à une poignée d'allusions éparées.
- 24 Toutes choses qui semblaient donc conforter la pertinence du modèle latin et italien d'intégration des Juifs. Brandie pour légitimer, la latinité était aussi instrumentalisée, parmi les ennemis des Juifs, pour délégitimer cette fois.

La latinité comme arme antisémite : un opérateur d'illégitimité

- 25 L'antisémitisme n'était jamais loin. Son ombre portée recouvrait en fait tous ces discours et débats. Au fur et à mesure de la période, il gagna en ampleur, en France, mais ce fut en Italie que la volte-face apparut la plus spectaculaire ; dans les deux pays, sa nature (sinon ses fondements) était différente : mouvement populaire combattu par les autorités en France, il provenait, en Italie, de l'État lui-même, sans convaincre la masse des Italiens, mais en l'imprégnant tout de même⁵⁹.
- 26 De part et d'autre des Alpes, l'antisémitisme, dans sa forme contemporaine, innervait plumes et actions. Dans les discours, la latinité, sans faire figure de pivot, revenait de manière lancinante, chez les antisémites, qui s'en servaient, on l'a dit, pour délégitimer l'enracinement des Juifs, mais aussi chez ces derniers, qui prétendaient quant à eux saisir la « vraie » latinité. La latinité éternelle, qui ne se laissait pas si facilement dévoyer. Il est intéressant de noter que les polémiques prenaient aussi un tour franco-français... outre-Méditerranée. En Algérie ainsi, Jules Molle, antisémite viscéral, ancien maire d'Aubenas qui quitta la métropole pour cette colonie, fonda, après son échec aux municipales de 1902, une Ligue latine, puis une Union latine, destinées à organiser la lutte des « Latins » contre les Juifs, à qui il imputait son échec. Il finit par être élu à Oran, en 1921, puis réélu en 1925. « Ce champion de la latinité ne craint pas la collusion avec les pangermanistes », ironisait *L'Univers Israélite*, rappelant que ce n'étaient pas les Latins dignes de ce nom qui applaudissaient à la création de la Ligue, mais plutôt les antisémites d'Europe centrale⁶⁰. Claude Liauzu a rappelé « la hantise de la bâtardise chez les Français d'Algérie »⁶¹, qui se retrouvait dans le pouvoir de séduction exercé là par une latinité excluante, même s'il se trouvait un Camus, pour rappeler, en 1936, « la nécessité d'une culture méditerranéenne, à condition qu'elle ne fût pas une mystique de la latinité telle que l'exploitait la propagande fasciste »⁶².
- 27 Car c'était surtout en lien avec l'Italie, et le fascisme donc, qu'était exploré, pour le considérer comme synthèse ou antithèse, le couple judaïsme-latinité. Rares étaient les Juifs qui, dans les années 1930, osaient briser le consensus et reconnaître que leur identité, impliquant une solidarité, devait remettre en question l'identification latine. Pierre Paraf, qui l'avait pourtant chantée, écrivait que Rome était aussi une ennemie : « Qu'[Israël] travaille à instaurer cette Jérusalem nouvelle, foyer de démocratie et de paix, face à la Rome du fascisme et du Vatican »⁶³, écrivait-il. Écho qui retentit plus tard, chez Maurras⁶⁴, dont les propos semblaient prendre acte de cette défiance : « Je suis sûr que l'Empire juif n'aura pas à combattre contre la seule Rome temporelle, son messianisme attaquera à angle droit la Rome spirituelle du Vatican »⁶⁵. Si l'attachement de Maurras à la latinité en excluait, par essence, la majorité des Juifs, tous les antisémites n'adoptaient pas semblable posture devant ce thème. Citons ici le cas, certes extrême mais révélateur, de Céline. Dans *L'École des Cadavres*, il moquait les élucubrations latines du père de l'Action Française :

Mais où veut en venir Maurras ? Je ne comprends rien du tout aux finesses, aux dosotages, aux magnifiques chèvres de sa latinissime doctrine. Que préconise-t-il finalement ? Une latinité parfaite ? Une alliance avec l'Italie ? Mais certes ! Nous en sommes ! Avec Franco ? Mais pourquoi pas ! Et puis alors ? On ne sait plus... Tout subsiste ? Tout est à refaire ? Latinité par-dessus tout ? Tous félibriges ? Hurrah

Vaucluse ! Vive Pétrarque ! En avant Mistral ! Un ban pour Virgile ! Horace à l'action ! Le latinisme je peux pas le souffrir, mais je conçois qu'on l'adore⁶⁶.

28 Et d'ajouter, plus loin :

La France n'est latine que par hasard, par raccroc, par défaites, en réalité elle est celte, germanique pour les trois quarts. Le latinisme plaît beaucoup aux méridionaux francs-maçons. Le latinisme c'est tout près de la Grèce. La Grèce c'est déjà de l'Orient. L'Orient c'est en plein de la Loge. La Loge c'est déjà du juif. Le juif c'est déjà du nègre. Ainsi soit-il⁶⁷.

29 Derrière tout cela, c'était, entre France et Italie, la question de l'existence d'une « race » latine ou méditerranéenne – la distinction comptait – qui était posée. Il s'agissait d'ailleurs d'un des points nodaux de l'antisémitisme fasciste, dans sa dimension « intellectuelle » et « scientifique », forgée par ceux qui se revendiquaient comme tels⁶⁸. Mussolini avait pourtant, d'abord, confirmé, martelant son hostilité à l'antisémitisme, la tolérance latine, qui ne se confondait avec aucune race du même nom. C'était dans les fameux *Entretiens avec Mussolini*, qu'il accorda en 1932 à l'historien juif allemand Emil Ludwig, qui posa au Duce la question suivante :

Croyez-vous vraiment qu'il y ait encore des races à l'état pur en Europe, lançait-il, comme certains savants en font circuler le bruit ? Que l'unité de la race soit vraiment caution d'une force nationale plus grande ? Et ne courez-vous point le danger que les apologistes du fascisme [...] propagent sur la race latine les mêmes sottises que les professeurs nordiques sur la « noble race blonde » et que, par là, ils développent les sentiments belliqueux⁶⁹ ?

30 Il se vit répondre :

Naturellement, dit-il, il n'y a plus de races à l'état pur. Même les Juifs ne sont pas demeurés sans mélange. Ce sont justement des croisements heureux qui ont souvent produit la force et la beauté d'une nation. La race, c'est un sentiment, non une réalité. Le sentiment y entre pour quatre-vingt-quinze pour cent. Je ne croirai jamais qu'on puisse faire la preuve biologique qu'une race est plus ou moins pure⁷⁰.

31 Avant d'affirmer : « L'antisémitisme n'existe pas en Italie »⁷¹. Parler de race n'était pas rare et n'impliquait pas une acception nécessairement biologique. Latine ou méditerranéenne, si elle existait, elle ne pouvait qu'être le reflet d'un agrégat de peuples, né de rencontres et d'échanges. À ce titre, Mussolini – celui des *Entretiens* – ne tenait pas un discours différent de celui, très ouvert, d'un Gabriel Audisio :

Une race méditerranéenne, mais c'est le type de la race impure, faite de tous les apports et de tous les mélanges. Vos latins, grattez un peu : le juif, le Maure et parfois le Noir ne sont pas loin. D'un point de vue racial, si la Méditerranée peut donner une leçon au monde, c'est justement celle d'un rassemblement par affinités, d'une libre agrégation, d'une communauté humaine qui existe malgré les cloisons du sang et au-dessus des frontières nationales⁷².

32 Voilà que l'on tenait pour dit, parmi les Juifs français. Même s'il y avait des Paolo Orano pour lier latinité et antisémitisme⁷³, thèses que l'on n'ignorait pas de ce côté des Alpes, ceux-ci semblaient minoritaires. Cette grille aussi confortable que tenace, car rassurante, était promise à un long avenir. Y compris lorsque tous les signes de son invalidité se multipliaient en Italie, au milieu des années 1930, lorsque le fascisme commença à poser les jalons de son tournant antisémite. La latinité demeurait encore une catégorie d'analyse jugée efficiente. Convaincus, sauf à gauche, que le fascisme n'impliquait aucunement l'antisémitisme de manière intrinsèque⁷⁴, beaucoup pensaient que les invariants de la latinité préserveraient la tradition philosémite de toutes les contingences de la politique. En 1936, tandis que le changement dans l'attitude fasciste à l'égard des

Juifs apparaissait clairement, *Le Journal Juif* reprenait un article paru dans *La Tribune Juive*, publiée à Strasbourg ; les mots parlent d'eux-mêmes :

Un journal romain, *Regime Fascista*, s'occupe dans un article spécial du fascisme que décline une grande partie de la presse juive et expose que le fascisme italien n'est pas du tout antijuif et que l'humanisme latin s'oppose même à la haine antijuive. Mais le fascisme, déclare la feuille italienne, ne pourrait suivre sans sympathie les mouvements qui tendent à unir les forces vivantes de certains peuples. Nous dirons sans ambages la pensée que le journal fasciste ne peut ou ne veut exprimer ouvertement. Le fascisme est un nationalisme dont l'intensité est portée au paroxysme. Ce nationalisme est par définition hostile à tous les groupes ethniques qui ne sont pas moralement ou physiquement identiques avec les nationaux du pays. Si le fascisme italien n'est pas antijuif, c'est que la mesure des populations latines les préserve d'exagérations ridicules et dangereuses, et que les israélites italiens, très peu nombreux, ne jouent pas le rôle d'un groupe ethnique dans un peuple de plus de quarante millions⁷⁵.

- 33 Aussi, lorsque, le 14 juillet 1938, *Il Giornale d'Italia* publia son article, « *Il fascismo e i problemi della razza* », plus connu sous le nom de *Manifesto degli scienziati razzisti*, affirmant qu'il existait une « race italienne pure » et appelant à faire la distinction entre les « Méditerranéens d'Europe », par opposition aux Orientaux et aux Africains⁷⁶, n'était-il plus possible de fermer les yeux. Une brochure, publiée par la Ligue internationale contre l'antisémitisme (LICA) et préfacée par son président, Bernard Lecache, se contentait de rappeler que « les efforts des dirigeants pour montrer aux Italiens qu'ils appartiennent à une race pure, proche des "Aryens" du Nord, ne paraissent pas être appréciés »⁷⁷. Reprenant, après la promulgation de la législation antisémite fasciste en 1938, la thèse de l'alignement du fascisme sur son nouvel allié nazi, *Paix et Droit*, organe de l'Alliance israélite universelle, la formulait comme suit :

Le Latin a dû céder au Germain, et vendre son âme au Démon. Le voulût-il, pourra-t-il jamais se reprendre ? Et quelle sera la durée de l'antisémitisme italien ? À cette question ne peut répondre qu'une autre question : quelle sera la durée de l'axe Rome-Berlin⁷⁸ ?

- 34 En juin 1939, alors que les illusions n'étaient plus permises, *L'Univers Israélite* publiait un article de Margherita Sarfatti sur Modigliani, afin de prouver que la culture italienne, qui devait à beaucoup de Juifs, l'emporterait sur l'éphémère de la politique ; l'article était précédé de cette mention :

Nous qui restons obstinément fidèles à la fois à la culture gréco-latine qui nous a nourris et à l'héritage sacré d'Israël que nous prétendons maintenir intact, ne pouvons concevoir que le racisme germanique paraisse conforme au génie italien⁷⁹.

- 35 Faut-il, avec Levinas, penser, la formule est célèbre, que « s'interroger sur l'identité juive, c'est déjà l'avoir perdue, mais c'est encore s'y tenir, sans quoi l'on éviterait l'interrogation »⁸⁰ ? Inspirons-nous également de lui pour répondre : « Entre ce *déjà* et ce *pas encore* se dessine la limite, tendue comme une corde raide, sur laquelle s'aventure et se risque le judaïsme des Juifs occidentaux »⁸¹. C'est dans cet entre-deux, si typique de la condition des minorités, que s'inséraient les débats relatifs à la latinité. Elle avait été louée par les Juifs, pour se rassurer et espérer, dans la conviction certaine qu'elle permettrait la conservation d'une identité juive faite de symbioses et de fusions. Était-elle en fait perdue ? Sans doute non. Mais l'insistance ne manque pas de frapper. Tout, dans ces discours où latinité et méditerranéité étaient perpétuellement confondues et mêlées, respirait l'essentialisation, que l'on peut assimiler, ainsi que le note Pierre-André Taguieff, à la triade : « figer, réduire, homogénéiser »⁸². Au vrai, le thème de la latinité ne

représentait pas une préoccupation populaire parmi les Juifs de France ; il nous invite dans les cercles d'un judaïsme intellectualisé. Sans jouer sur les mots, il n'était pas représentatif, mais représentait quelque chose bien au-delà de ces mêmes cénacles : le souci extrême de la définition de soi, qui passait par l'auto-catégorisation ; il y avait là une forme d'« essentialisme stratégique »⁸³. Au surplus, ce débat nourri n'a sans doute guère connu d'influence hors du judaïsme, mais permet de comprendre leur attitude face au fascisme, dictée, selon un phénomène classique, par des considérations internes. Cette « latinité juive » est sans doute morte avec l'israélitisme. Mais la méditerranéité lui a survécu, notamment avec l'arrivée des Juifs d'Afrique du Nord qui ont profondément renouvelé tous les termes de la question en France. C'était, dans le paysage juif français, une nouvelle Méditerranée.

NOTES

1. Guillaume Apollinaire, « Le Juif latin », *L'Hérésiarque et Cie* [1910], dans *id.*, *Œuvres en prose*, t. I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1977, p. 101.
2. La dichotomie initiale est étudiée par Élisabeth Roudinesco, *Retour sur la question juive* [2009], Paris, Le Seuil, 2016, p. 129 *sq.*, qui montre – notamment à partir du cas de Freud, marqué par la culture allemande mais refusant la fin de la diasporisation des Juifs, tout en affichant de claires sympathies sionistes – la porosité entre de telles catégories.
3. Kadmi-Cohen, *Nomades. Essais sur l'âme juive*, Paris, Alcan, 1929, p. 162. Le terme était aussi utilisé par un antisémite notoire, comme synonyme d'assimilé : Robert de Beauplan, *Le drame juif*, Paris, Sorlot, 1939, p. 91.
4. Cf. Victor Karady, « Les Juifs et les États-nations dans l'Europe contemporaine (XVIII^e-XIX^e siècles) », *Actes de la recherche en Sciences Sociales*, vol. 118, n° 1, juin 1997, p. 29-54.
5. Bernard Lazare décrivait clairement le phénomène : « Nous sommes, réunis ici, des individus venus des pays les plus divers : de Russie et de Pologne, de Roumanie et d'Autriche, de France et d'autres contrées sans doute. Cependant nous ne formons pas une assemblée hétérogène ; il y a autour de nous une atmosphère au milieu de laquelle, quel que soit notre pays d'origine, nous nous mouvons avec une égale aisance. Quel est donc le lien qui nous unit, et grâce auquel notre réunion est une réunion homogène ? C'est notre qualité de Juif » (conférence donnée le 6 mars 1897 à l'Association des étudiants israélites et russes, publié dans *Le nationalisme juif*, Publication du Kadimah, n° 1, Paris, Stock, 1898, repris dans Bernard Lazare, *Juifs et antisémites*, édition établie par Philippe Oriol, Paris, Allia, 1992, p. 41). Même opinion, entre autres exemples, quelques années auparavant, dans Théodore Reinach, *Histoire des israélites depuis l'époque de leur dispersion jusqu'à nos jours*, Paris, Hachette, 1884, p. 388.
6. Les travaux historiques sur ce sujet demeurent encore très timides : voir pour une synthèse Jean-Louis Miège (dir.), *Les relations intercommunautaires juives en Méditerranée occidentale, XIII^e-XX^e siècles*, Paris, Éditions du CNRS, 1984 ; ainsi qu'un renouvellement de la problématique sous l'angle de l'internationalisme par Lisa M. Leff, *Sacred Bonds of Solidarity. The Rise of Jewish Internationalism in Nineteenth-Century France*, Stanford, Stanford University Press, 2006.
7. Enzo Traverso, « Cosmopolitisme et transferts culturels : le cas des Juifs allemands », *Revue de Synthèse*, 5^e série, 2002, p. 68. La question des transferts culturels parmi les Juifs français est principalement abordée, pour des raisons historiques évidentes, en lien avec le cas allemand : cf.

principalement Michel Espagne, « Des Juifs allemands aux Juifs français : judaïsme et transferts culturels », *Archives juives*, n° 46/2, 2^e semestre 2013, p. 11-29 ; Tobias Metzler, « De Paris à Berlin via Londres. Réflexions sur l'histoire moderne des relations judéo-européennes », dans Heidi Knörzner (dir.), *Expériences croisées. Juifs de France et d'Allemagne aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Éditions de l'Éclat, 2010, p. 87-110.

8. Là encore, l'historiographie n'est pas foisonnante, qui est essentiellement consacrée au modèle allemand : Jay R. Berkovits, *The Shaping of Jewish Identity in Nineteenth-Century France*, Détroit, Wayne State University Press, 1989 ; Michael Brenner, Vicki Caron et Uri R. Kaufmann (dir.), *Jewish Emancipation Reconsidered. The French and German Models*, Tübingen, Siebeck, 2003.

9. Sur le franco-judaïsme et l'israélitisme, son pendant, voir principalement, parmi une abondante littérature, Dominique Schnapper, *Juifs et Israélites*, Paris, Gallimard, 1980.

10. Guillaume Apollinaire, « Le Juif latin », art. cit., p. 101.

11. Comme le note Alain Finkelkraut : « Quitte à être juif, en ces temps troublés, il valait mieux être originaire du Sud ensoleillé que de venir des brumes, et porter le nom de Solal plutôt que celui de Weintraub ou de Zeigermacher » (*Le Juif imaginaire*, Paris, Le Seuil, 1980, p. 174).

12. À la manière dont Michel Espagne et Michaël Werner parlent de « La construction d'une référence culturelle allemande en France : genèse et histoire (1750-1914) », *Annales ESC*, n° 4, juillet-août 1987, p. 969-992.

13. Cf. Nadia Malinovich, *Heureux comme un Juif en France. Intégration, identité, culture (1900-1932)*, Paris, Honoré Champion, 2010, qui retrace brillamment l'atmosphère et les enjeux de ce nouveau contexte.

14. Voir Gilles Bertrand, Jean-Yves Frétygné et Alessandro Giaccone, *La France et l'Italie. Histoire de deux nations sœurs, de 1660 à nos jours*, Paris, Armand Colin, 2016 pour une synthèse.

15. Sur cette notion, nous nous permettons de renvoyer à Jérémy Guedj, *Le miroir des désillusions. Les Juifs de France et l'Italie fasciste (1922-1939)*, Paris, Classiques Garnier, 2011.

16. Discours reproduit dans « L'œuvre de l'Alliance israélite en Orient », *L'Univers Israélite*, 16 juin 1922. Sur le rôle de l'Alliance en Méditerranée, principalement une Méditerranée orientale d'ailleurs, voir Jérôme Bocquet (dir.), *L'enseignement français en Méditerranée. Les missionnaires et l'Alliance israélite universelle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, et plus généralement André Kaspi (dir.), *Histoire de l'Alliance israélite universelle de 1860 à nos jours*, Paris, Armand Colin, 2010.

17. « Contre l'antisémitisme algérien », *L'Univers Israélite*, 17 octobre 1919.

18. Daniel Halévy, *Courrier d'Europe*, Paris, Grasset, 1933, p. 56.

19. On pense ici par exemple à l'ouvrage d'Anatole France, *Le génie latin*, Paris, A. Lemerre, 1913 et au recueil de Guglielmo Ferrero, *Le génie latin et le monde moderne*, Paris, Grasset, 1917.

20. À la mort du grand écrivain français, on pouvait lire : « Anatole France est mort et son génie nous illumine, comme un soleil qui tombe sur la Bechellerie. Combien de jeunes israélites, épars dans le monde, auxquels son œuvre apprit toute la France et tout le génie latin, mesurent aujourd'hui l'étendue de cette perte » (« Anatole France et le Judaïsme », *L'Univers Israélite*, 17 octobre 1924).

21. Voir Henri Berr, *Le germanisme contre l'esprit français*, Paris, La Renaissance du Livre, 1919, qui écrivait par exemple : « l'idée latine de paix [...] est étrangère à la pensée allemande » (p. 189) ; on pense également, dans le même registre, à Émile Durkheim, *L'Allemagne au-dessus de tout. La mentalité allemande et la guerre*, Paris, Armand Colin, 1915. Concernant cette opposition entre latinité et germanité, Maurizio Enrico Serra, « Latinité et modernité : une interrogation sur l'héritage et sur l'avenir », dans *La latinité en question*, Paris, Institut des Hautes Études de l'Amérique Latine et l'Union Latine, 2004, p. 124-130 ; on notera, dans *Le Journal Juif* du 1^{er} février 1935, l'introduction d'une référence au judaïsme dans cette même opposition : « Il est vrai que dans sa brutale tentative de remettre en question toutes les solutions du problème éthique

données par la civilisation gréco-judéo-latine, le monde germanique se heurte à l'Occident indigné » ; le contexte se rapportait cette fois au nazisme, mais les termes se signalaient par leur pérennité. Par ailleurs, sur l'usage de la latinité en temps de guerre, cf. Salvo Mastellone, « L'idea di latinità (1914-1922) », dans Jean-Baptiste Duroselle et Enrico Serra (dir.), *Italia e Francia dal 1919 al 1939*, Milan, Franco Angeli, 1981, p. 13-14. Christophe Poupault rappelle, dans le présent dossier, la généalogie du terme, depuis le XIX^e siècle.

22. Alors qu'au siècle précédant, les Juifs français ne manquaient pas de rappeler la supériorité de leur condition sur celle de leurs coreligionnaires italiens : Béatrice Philippe, *Les Juifs et l'identité française, de la précarité à l'intégration*, Paris, Odile Jacob, 2016, p. 236-237.

23. « Démonstration sioniste à Rome », *L'Univers Israélite*, 31 janvier 1919. L'association *Pro Israele* se voulait non juive et rassemblait des Italiens de renom et de toutes confessions, Sergio Minerbi, *L'Italie et la Palestine (1914-1920)*, Paris, PUF, 1970, p. 44 sq.

24. George Weill, « L'Alliance israélite universelle et l'émancipation sociale et culturelle des communautés méditerranéennes », dans Jean-Louis Miège (dir.), *Les relations intercommunautaires juives...*, op. cit., p. 245.

25. Marie-Anne Matard-Bonucci, « L'Italie à la fin du XIX^e siècle : un Éden pour des Juifs de religion italienne ? », dans Ilana Y. Zinguer et Samuel W. Bloom (dir.), *L'antisémitisme éclairé. Inclusion et exclusion depuis l'époque des Lumières jusqu'à l'Affaire Dreyfus*, Leiden, Brill, 2003, p. 401 ; voir aussi Zosa Szajkowski, « La fondazione del Comitato dell' "Alliance israélite universelle" a Roma nel maggio 1873 », *Rassegna mensile di Israel*, vol. XXII, 1956, p. 27-33 ; de nombreux exemples de l'importance de l'Alliance en Italie figurent dans Archives de l'Alliance israélite universelle (ci-après AIU), Italie IV – B 26. Sur l'organisation du judaïsme italien, Tullia Catalan, « L'organizzazione delle comunità ebraiche italiane dall'Unità alla prima guerra mondiale », dans Corrado Vivanti (dir.), *Storia d'Italia. Annali 11 : Gli ebrei in Italia*, t. 2 : *Dall'emancipazione a oggi*, Turin, Einaudi, 1997, p. 1246 sqq. ; concernant les liens entre Juifs français et italiens, Jérémy Guedj, « Un aspetto delle relazioni intercomunitarie ebraiche nel Mediterraneo : gli ebrei francesi e i loro correligionari italiani al tempo del fascismo (1922-1939) », *Memoria e Ricerca. Rivista di storia contemporanea*, n° 38, septembre-décembre 2011, p. 137-157.

26. On suivra ici l'hypothèse de René Rémond, qui, tout en rappelant que les individus se réclamant d'une religion ne forment pas « une communauté exclusive d'autres appartenances », soutenait l'idée selon laquelle les sujets extérieurs, en ce qu'ils réduisaient la part des calculs et intérêts internes – même si c'est à nuancer ici – laissaient souvent transparaître les ressorts profonds d'une pensée (« Les Églises et la politique extérieure », dans *Opinion publique et politique extérieure*, t. 2 : *1915-1940*, Rome, École française de Rome, 1984, p. 313 sq.). Ce terrain demeure largement en friche : voir Jonathan Fox, « Religion as an Overlooked Element of International Relations », *International Studies Review*, vol. 3, n° 3, automne 2001, p. 53-73 ; ainsi que Robert Frank, « Religion(s) : enjeux internationaux et diplomatie religieuse », dans *id.* (dir.), *Pour l'histoire des relations internationales*, Paris, PUF, 2012, p. 408-435.

27. Pierre Paraf, *Israël 1931*, Paris, Valois, 1931, p. 150.

28. Sur ces liens et passages, outre « Un aspetto delle relazioni intercomunitarie... », art. cit., nous renvoyons à notre article, « La presse juive française et l'Italie fasciste, 1922-1939 : un vecteur des relations intercommunautaires juives en Méditerranée ? », *Cahiers de la Méditerranée*, n° 85, décembre 2012, p. 195-211.

29. Marie-Anne Matard-Bonucci, « Intellectuels français en Italie fasciste », dans Anne Dulphy, Yves Léonard et Marie-Anne Matard-Bonucci (dir.), *Intellectuels, artistes et militants. Le voyage comme expérience de l'étranger*, Berne, Peter Lang, 2009, p. 35 ; cf. également Christophe Poupault, *À l'ombre des faisceaux. Les voyages français dans l'Italie des Chemises noires (1922-1943)*, Rome, École française de Rome, 2014. Pour un exemple de bain dans la latinité passée comme refuge face aux vicissitudes du présent, citons ce passage d'André Maurois : « Des jardins du Palatin, je regardais le Forum baigné dans une lumière sableuse et dorée. J'errai dans la campagne romaine à la

poursuite de Chateaubriand et, la nuit, dans l'ombre du Colisée, évoquai l'ombre de Byron. Un cortège de fantômes m'accompagnait, si pressant que je ne vis guère les vivants » (*Mémoires, 1885-1967*, Paris, Flammarion, 1970, p. 169-170).

30. Michael Marrus a très bien montré comment, depuis le XIX^e siècle, les Juifs français, imprégnés par le biologisme et le racialisme ambiants, luttèrent contre tout racisme reposant sur cette base, mais n'en intériorisaient pas moins certaines catégories (*Les Juifs de France à l'époque de l'Affaire Dreyfus. L'assimilation à l'épreuve* [1972], Bruxelles, Éditions Complexe, 1985, chapitre « Race et communauté », p. 23 sqq.).

31. Jules Mirès, *À mes juges*, Paris, Chez les principaux libraires, 1861, p. 87-93, cité par Pierre Birnbaum, *Destins juifs. De la Révolution française à Carpentras*, Paris, Calmann-Lévy, 1995, p. 52.

32. Camille Marbo, *Flammes juives*, Paris, Albin Michel, 1936, cité par Ralph Schor, *L'antisémitisme en France pendant les années trente. Prélude à Vichy*, Bruxelles, Complexe, 1992, p. 207.

33. Paul Gentizon, « Fascisme et antisémitisme », *Samedi*, 18 avril 1936.

34. Il n'est pas inintéressant de souligner que Fernand Corcos fut parmi les premiers soutiens du sionisme, ce qui traduit le caractère parfois inopérant, dans les faits, de la distinction entre Juifs « universels » et de « territoire ». Quant à Armand Lipman, il était le fils du grand-rabbin Benjamin Lipman, d'origine lorraine.

35. Jacques Biélinky, « "Judaïsme latin" ou "Judaïsme slave" », *L'Univers Israélite*, 30 novembre 1928.

36. Compte-rendu complet dans *L'Univers Israélite*, 31 mars 1922. Voir aussi, pour un point de vue voisin, relatif aux communautés d'outre-Rhin, « Sur les juifs allemands », *L'Univers Israélite*, 16 novembre 1917.

37. Voir notamment Carole Reynaud-Paligot, *Races, racisme et antiracisme dans les années 1930*, Paris, PUF, 2007 ; et l'étude diachronique de Geneviève Vermès, « Quelques étapes de la Psychologie des peuples (de la fin du XIX^e siècle aux années 1950) : esquisse pour une histoire de la psychologie interculturelle », *L'Homme et la Société*, n° 167-169, janvier 2008, p. 149-161. Et dans le cas des perceptions croisées franco-italiennes Ralph Schor, « Le nationalisme italien : la psychosociologie à la française au XX^e siècle », dans Enrico Decleva, Pierre Milza (dir.), *Italia e Francia. I nazionalismi a confronto*, Milan, Franco Angeli, 1993, p. 224-233.

38. Waldemar-George, *L'Humanisme et l'idée de patrie*, Paris, Fasquelle, 1936, p. 205.

39. Élie Éberlin, *Les Juifs d'aujourd'hui*, Paris, Rieder, 1927, p. 69.

40. Sur cette notion complexe, on renvoie à l'étude classique, dans une perspective transnationale, de Michaël R. Marrus, « European Jewry and the Politics of Assimilation : Assessment and Reassessment », *The Journal of Modern History*, vol. 49, n° 1, mars 1977, p. 89-109.

41. Signalons par exemple que la latinité prêtée aux Juifs de l'ancien Empire ottoman passait pour un facteur hâtant leur assimilation en France : c'était clairement écrit par Sam Lévy, « Les Israélites séfardis en France », *L'Univers Israélite*, 26 février 1926.

42. Voir le chapitre « Antiquité et authenticité du judaïsme » de Perrine Simon-Nahum, *La Cité investie. La « Science du judaïsme » français et la République*, Paris, Le Cerf, 1991, chap. IV.

43. Julien Bezard, *Israël et la pensée latine. Ce qu'il a fait pour elle, ce qu'elle a fait pour lui*, Paris, Vuibert, 1925.

44. On notera l'attachement au thème de la latinité, perçu comme un vecteur de légitimité, que manifestaient notamment les Juifs fascistes, au moment où le régime mussolinien commençait à prêter sérieusement l'oreille à l'antisémitisme. Cf. « I primi contatti con il mondo latino della millenaria civiltà giudaica », *La Nostra Bandiera*, 24 mai 1934, cité par Luca Ventura, *Ebrei con il duce. « La nostra bandiera » (1934-1938)*, Turin, Zamorani, 2002, p. 34.

45. Voir sur ce point l'article de Nina Valbousquet dans ce dossier.

46. Giulio Cogni, *Il Razzismo* Milan, Bocca, 1937, cité par Giuseppe Gaddi, *Le racisme en Italie*, Paris, Le Droit de Vivre, 1939, p. 6.

47. Sur tout cela, Jérémy Guedj, *Le Miroir des désillusions...*, op. cit., p. 105-115.

48. Exceptés les plus progressistes, qui sacrifiaient beaucoup moins systématiquement à cet idéal latin.
49. Voir, sur les origines de cette spécificité importante, le bel article de Pierre Savy, « Entre peuple et communauté : remarques sur l'idée de nation chez les Juifs d'Italie (xv^e-xvi^e siècles) », *Revue de l'histoire des religions*, n° 234-2, juin 2017, p. 297-314.
50. À la veille de la seconde guerre mondiale, l'Italie comptait environ 50 000 Juifs, soit près de six fois moins que la France à la même époque. En outre, l'éclatement respectif entre de multiples communautés de moyenne ou petite taille et de grands centres ajoutait une différence qualitative non négligeable.
51. Aimé Pallière, « Les conditions du Réveil », *L'Univers Israélite*, 1^{er} juin 1923.
52. *Ibid.* Pour une comparaison avec le cas français, on peut renvoyer à Gadi Luzzatto Voghera, « L'israélitisme en Italie aux XIX^e et XX^e siècles », dans Patrick Cabanel et Chantal Bordes-Benayoun (dir.), *Un modèle d'intégration. Juifs et israélites en France et en Europe, XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Berg International, 2004, p. 197-207.
53. Un correspondant napolitain de l'Alliance israélite universelle décrivait ainsi ses coreligionnaires comme « très indifférents dans leurs sentiments de solidarité juive » (AIU, Italie IV – B 26, lettre de Nissim Cori à Jacques Bigart, secrétaire de l'AIU à Paris, de Naples, 6 janvier 1923).
54. « L'activité des femmes juives en Italie », *Archives Israélites*, 22 décembre 1922.
55. Et plus de 40 % à la fin de la décennie. Renzo De Felice, *Storia degli ebrei italiani sotto il fascismo* [1961], Turin, Einaudi, 1993, p. 17 (contre 11 % en Allemagne à la même époque, par exemple ; les estimations s'avèrent plus complexes pour la France). Dans un entretien accordé à *L'Univers Israélite*, le grand-rabbin de Rome, fit part de ses « efforts pour combattre les mariages mixtes » (« À la grande synagogue de Rome », 29 décembre 1933).
56. Marie-Anne Matard-Bonucci, *L'Italie fasciste et la persécution des Juifs*, Paris, Perrin, 2007, p. 61. Cf. les déclarations d'Angelo Sacerdoti reproduites dans « Le fascisme italien et les juifs », *L'Univers Israélite*, 10 août 1927 et « Les Israélites et le fascisme », *Archives Israélites*, 1^{er} septembre 1927.
57. Cf. Luca Ventura, *Ebrei con il duce...*, *op. cit.*
58. Waldemar-George, *L'Humanisme...*, *op. cit.*, p. 208. Cet auteur rapportait une curieuse déclaration prêtée à Angelo Sacerdoti, selon laquelle la démocratie menait les Juifs à l'extinction, en prônant une égalité absolue ne souffrant aucune particularité.
59. Voir Ralph Schor, *L'antisémitisme en France...*, *op. cit.* ; Marie-Anne Matard-Bonucci, *L'Italie fasciste et la persécution...*, *op. cit.*, *passim*. Pour une comparaison, Michele Battini et Marie-Anne Matard-Bonucci (dir.), *Antisemitismi a confronto : Francia e Italia. Ideologie, retoriche, politiche*, Pise, Edizioni Plus, 2010.
60. « Le maire d'Oran et les pangermanistes », *L'Univers Israélite*, 24 juillet 1925, qui cite l'exemple de Tchécoslovaques admirateurs de Jules Molle.
61. Claude Liauzu, « Mots et migrants méditerranéens », *Cahiers de la Méditerranée*, n° 54, juin 1997, p. 6.
62. Jean Grenier, *Albert Camus. Souvenirs*, Paris, Gallimard, 1968, p. 38, cité par Daniel Lindenberg, « Camus politique », dans Eduardo Castillo (dir.), *Pourquoi Camus ?*, Paris, Philippe Rey, 2013, p. 74-75.
63. Pierre Paraf, *Israël 1931*, *op. cit.*, p. 292.
64. Sur Maurras, le fascisme et la latinité, voir l'article d'Olivier Dard, dans le présent dossier.
65. Charles Maurras, « L'Empire juif », *L'Action Française*, 21 août 1937.
66. Louis-Ferdinand Céline, *L'École des Cadavres* [1938], dans *id.*, *Écrits polémiques*, édition critique établie, présentée et annotée par Régis Tettamanzi, Québec, Éditions 8, 2012, p. 480.
67. *Ibid.*, p. 500. Pour une riche et stimulante étude analysant à diverses reprises les liens entre la figure du Juif et la latinité dans les lettres et la pensée françaises, voir Sarah Al-Matary, *Idéalisme*

latin et quête de « race ». *Un imaginaire politique, entre nationalisme et internationalisme (France-Amérique hispanique, 1860-1933)*, thèse de littérature sous la direction de René-Pierre Colin, Université Lumière Lyon-2, 2008.

68. Sur le rôle des « scientifiques » dans la formulation d'une doctrine antisémite fasciste, voir Marie-Anne Matard-Bonucci, *L'Italie fasciste et la persécution...*, op. cit., p. 73 sqq.

69. Emil Ludwig, *Entretiens avec Mussolini*, Paris, Albin Michel, 1932, p. 83-84.

70. *Ibid.*, p. 84.

71. *Ibid.*, p. 85. Sur la réception de ce passage parmi les Juifs, « Un message de l'historien Ludwig », *Archives Israélites*, 20 octobre 1932 ; Janine Auscher, « Quelques instants avec l'historien Ludwig », *L'Univers Israélite*, 6 janvier 1933. Pierre Milza souligne le succès, en terme d'image, remporté par Mussolini avec ces *Entretiens* : « Pourtant familier de ce genre de prestation, Ludwig – qui était on le sait juif, pacifiste et qui dut s'exiler en Suisse après l'avènement du nazisme – ne sut pas percevoir tout ce qu'il y avait de sciemment fabriqué dans les attitudes et les propos de son interlocuteur » (*Mussolini*, Paris, Fayard, 1999, p. 620). On peut penser également, dans un registre voisin, aux déclarations de Mussolini, en 1934, à Henry Bordeaux, rapportées dans « Images romaines », *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1938.

72. Gabriel Audisio, *Le Sel de la mer*, Paris, Gallimard, 1936, cité par Claude Liauzu, « Mots et migrants... », art. cit., p. 6.

73. Francesco Germinario, « Latinità, antimeridionalismo e antisemitismo negli scritti giovanili di Paolo Orano (1895-1911) », dans Alberto Burgio (dir.), *Nel nome della razza. Il razzismo nella storia d'Italia, 1870-1945*, Bologne, Il Mulino, 1999, p. 105-114 ; ainsi que l'article de Nina Valbousquet dans ce dossier. Quant à Giovanni Preziosi, il voyait dans l'attitude des Juifs à l'échelle internationale, jugés antifascistes convaincus, selon le mythe du pouvoir de cet « *ebraismo internazionale* » tirant les ficelles du monde, une lutte contre « notre civilisation latine et chrétienne » (*La Vita Italiana*, février 1938, citée par Joshua Starr, « Italy's Antisemites », *Jewish Social Studies*, vol. 1, n° 1, janvier 1939, p. 111).

74. Jérémy Guedj, *Le Miroir des désillusions...*, op. cit. ; voir aussi Laurent Joly, « Fascisme et antisémitisme dans la France des années 1930 : une irrésistible convergence ? », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, vol. 62, n° 2-3, avril-septembre 2015, p. 115-136.

75. « Fascisme et antisémitisme », *Le Journal Juif*, 6 mars 1936.

76. Cité dans *Mediterranean Fascism, 1919-1945*, édité par Charles F. Delzell, Londres, Macmillan, 1970, p. 175,

77. Giuseppe Gaddi, *Le racisme en Italie*, op. cit., p. 18, auquel faisaient écho de nombreuses prises de positions parmi les Juifs français.

78. Alfred Berl, « En Italie : variations antisémites », *Paix et Droit*, octobre 1938. Sur la thèse de l'alignement, Meir Michaelis, *Mussolini and the Jews. German-Italian Relations and the Jewish Question in Italy (1922-1945)*, Oxford, The Clarendon Press, 1978. Notons, pour un point de vue diamétralement opposé, la réaction de Céline aux exceptions contenues dans la législation antisémite fasciste de 1938 : « Je tiens l'antisémitisme italien tiède, pour mon goût, pâle, insuffisant. Je le trouve périlleux. Distinction entre les bons Juifs et les mauvais Juifs ? Ça rime à rien. Les Juifs possibles, patriotes, et les Juifs impossibles, pas patriotes ? Rigolade ! Séparer l'ivraie du bon grain ! Tout de suite nous retombons dans les fines discriminations, les scrupules libéraux, les nuances, les mesures "équitables", [...] en plein "latinisme". Maurras est ravi. Donc pratiquement c'est inepte » (*L'École des Cadavres*, op. cit., p. 485, nous soulignons). Sur la manière dont Mussolini aurait opéré un glissement de la « latinité » et la « méditerranéité » vers l'« aryanité », ainsi que le rapportait le *Diario* de Giuseppe Bottai, voir Francesco Cassata, « *La Difesa della razza* ». *Politica, ideologia e immagine del razzismo fascista*, Turin, Einaudi, 2008, p. 38, qui utilise précisément ces termes.

79. *L'Univers Israélite*, juin 1939.

80. Emmanuel Levinas, *Difficile liberté*, Paris, Albin Michel, 1963, p. 85.

81. *Ibid.*

82. Pierre-André Taguieff, « Essentialisme », dans *id.* (dir.), *Dictionnaire historique et critique du racisme*, Paris, PUF, 2013, p. 567.

83. La notion a été fort critiquée, mais sert, dans le contexte ici étudié, à montrer que certaines auto-catégorisations peuvent constituer un rempart à d'autres catégorisations, extérieures celles-ci, lesquelles constituaient le quotidien de beaucoup de Juifs ; cf. Gayatri C. Spivak, « Subaltern Studies : Deconstructing Historiography », dans Ranajit Guha et Gayatri C. Spivak (dir.), *In Other Worlds. Essays in Cultural Politics*, Oxford, Oxford University Press, 1988, p. 197-221. On l'applique ici à la latinité, non à l'appartenance au judaïsme.

RÉSUMÉS

Dans l'entre-deux-guerres, les Juifs français, soucieux de scruter la condition des Juifs en Europe, se montraient très intéressés par leurs coreligionnaires italiens, qui leur apparaissaient comme les mieux assimilés. Ils expliquaient cela, en grande partie, par l'héritage de la latinité, thème qui devint, pour eux-mêmes, un véritable opérateur de légitimité. Cet article se propose ainsi d'examiner les ressorts de ce thème entre France et Italie, alors que le fascisme troublait la question.

Between the two wars, French Jews, who were concerned with the condition of European Jews, were very interested in their Italian coreligionists who appeared to them as the most assimilated. They were mainly explaining this situation through the idea of a "Latin" legacy, a concept they used in their own case as a vector of legitimacy. This paper examines the characteristics of this theme through a comparison between France and Italy, at a time when fascism was blurring this issue.

INDEX

Mots-clés : Juifs, France, Italie, assimilation, identité, latinité

Keywords : Jews, France, Italy, assimilation, identity, latin

AUTEUR

JÉRÉMY GUEDJ

Jérémy Guedj est docteur en histoire contemporaine et chercheur associé au Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine (CMMC) de Nice. Il enseigne à l'Université Nice Côte d'Azur et à Sciences-Po Paris (campus de Menton). Il a soutenu, en 2015, une thèse intitulée *Gouverner ou choisir ? La IV^e République et l'immigration*, sous la direction de Ralph Schor, et publié notamment *Le Miroir des désillusions. Les Juifs de France et l'Italie fasciste (1922-1939)*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Les Méditerranées », 2011. Ses recherches portent sur l'histoire des minorités et de l'immigration en Europe et Méditerranée.